

pas encore, par suite de leurs préjugés, voulu entrer et être vus dans une église, sont venus le soir en grand nombre, les uns après les autres, aux offices de l'Archiconfrérie. Là leurs cœurs ont ressenti des émotions douces dont ils n'avaient encore eu aucune expérience; ils ont entendu la parole divine, elle leur a fait comprendre les besoins de leurs âmes. Les pieux soins, les exemples, les vertus des bons frères joints au concours de quelques prêtres zélés et éclairés, ont fait le reste. Aujourd'hui plus de quatre mille ouvriers, revenus sincèrement à la religion, s'efforcent de devenir de fidèles et fervens chrétiens; ils ont senti le besoin de se soutenir, de se fortifier mutuellement par le bon exemple; ils ont spontanément formé entre eux une pieuse congrégation, sous le patronage du grand et illustre saint François Xavier. Ils se réunissent plusieurs fois par mois pour faire en commun des actes de pitié, entendre les instructions chrétiennes, et resserrer entre eux les liens de la fraternité catholique. Leur grand nombre, la difficulté des communications dans Paris, les ont obligés de se diviser en cinq sections qui occupent chacune une église. Une de ces sections, nombreuse et fervente, a pour siège l'église de Saint-Sulpice. Leurs pieux instituteurs leur ont raconté tous les vœux offerts pour eux au Cœur Immaculé de Marie au pied de son autel, et eux se souvenant sans doute que c'est là, dans ce temple béni, qu'ils ont ressenti les premières impressions de la grâce, ils ont voulu qu'un hommage public et solennel, rendu à la Mère de la divine miséricorde, témoignât à toujours leur reconnaissance et leur dévouement. Ils ont demandé qu'une messe d'actions de grâces fût chantée en leur nom, qu'un cœur, renfermant près de huit cents noms inscrits, offert par eux à Marie, fût béni pendant le divin sacrifice et attaché à l'autel. Et le dimanche 15 octobre, ces pieux néophytes, au nombre de plus de six cents, conduits à N.-D.-des-Victoires par leurs pieux instituteurs, entouraient le saint autel du Cœur Immaculé. Une messe en musique fut chantée, la communion fut nombreuse; elle l'aurait été davantage, s'il y avait eu moins d'empressement à rendre cet hommage. Il ne s'écoula pas assez de temps entre le vœu et son exécution pour que tous ces bons ouvriers pussent se préparer. Quel spectacle digne de l'attention des anges, et qu'il se présente rarement de nos jours! Plus de six cents hommes réunis dans une enceinte au pied d'un autel, n'exprimant tous que l'amour, la reconnaissance et le dévouement! L'église était pleine de fidèles. Tous les yeux étaient fixés sur eux. On voyait avec autant de surprise que d'admiration la piété de ces hommes, de ces jeunes gens, exprimée, par leur maintien recueilli et religieux. Que de larmes de joie et d'attendrissement furent versées! On ne peut se faire une idée de l'impression que ce pieux spectacle fit sur les esprits de tous les témoins de cette pieuse scène. Deux ouvriers qui ne faisaient point partie de la réunion avaient été amenés à cette messe par un père de famille qui s'intéresse à eux; c'était pour eux une chose fort extraordinaire que d'aller à la messe. Ce spectacle les frappa vivement, la communion sur tout leur fit une profonde impression. Au soir de l'église, l'un d'eux dit avec enthousiasme à l'ami qui les avait amenés: *Que c'est beau, que c'est touchant! Qu'ils ont l'air heureux! C'est là la vraie religion. L'ouvrier, l'apprenti étaient là à côté de leur maître, à genoux tous les deux. Ils ont reçu le bon Dieu, ils ont communiqué ensemble; il n'y avait point de différence. Ah! la religion, elle fait de nous tous les enfants de Dieu. Oh! je ne veux pas rester comme je suis, j'irai me confesser cette semaine. L'autre disait: Nous sommes deux cents dans notre atelier, oh! je leur conterai ce que je viens de voir, je leur dirai qu'il faut que nous en fassions autant.* Plusieurs étrangers voyageurs qui assistaient au saint sacrifice ne pouvaient se rendre compte de ce qu'ils voyaient, et venaient nous demander après l'office la raison d'un fait qui leur paraissait si nouveau, si extraordinaire. L'un d'eux nous écrivit deux jours après la lettre suivante:

"Monsieur le Curé, j'entré dimanche dans votre église. Je suis catholique, je venais y entendre la messe. Il était huit heures et demie. Une foule d'hommes se pressaient au pied de l'autel de N.-D.-des-Victoires. J'arrivais de Genève, cette ville où l'esprit et le nombre des sectes ont refroidi tout zèle religieux. La transition était brusque. Je fus profondément touché de ce que je vis, d'autant plus qu'on m'avait parlé de Paris comme d'une ville où le culte était contraint de se voiler. Cette manifestation pour la gloire de la sainte Vierge par plus de 1,500 hommes de tout âge m'émut, mon cœur se dilata; avant de sortir de l'église, je pris la résolution de me joindre à cette association du saint Cœur de Marie. Confondu dans cette foule, j'entendais un cœur de musique; un chant aussi coula de mon âme. Je vous l'envoie. En y adaptant un air analogue, ce pourrait être une hymne à Marie. Agréez, Monsieur le Curé, l'expression de mon respect et de mon parfait dévouement.

"Un inconnu que je recommande à vos prières."

Paris, 17 octobre.

A MARIE.

1
Non, la foi n'est pas morte en France!
A sa voix tout écho répond:
Un nouveau rameau d'espérance
A germé de ce sol fécond.

3
Glorieuse Marie,
La France, ma patrie,
Fut vouée à ton cœur;
Sois toujours la patronne
De ses fils et leur donne
La paix et le bonheur.

2
Sainte Madone,
En ce beau jour,
Mon cœur te donne
Tout son amour.

4
Et si quelque nuage,
Précurseur de l'orage,
Venait à se lever,
Ecartant la tempête,
Par-dessus notre tête,
Conjure le danger.

5
Que la France soit fière
De te nommer sa Mère.
A mille ans de ce jour,
Le soir comme à l'aurore,
Que l'on célèbre encore
Le culte de l'amour.

6
Sainte Madone,
En ce beau jour,
Mon cœur te donne
Tout son amour.

SUR LA TEMPÉRANCE.

M. De Charbonnel qui a prêché la Neuvaine et qui y a fait un cours de méditations qui n'a pas manqué sans doute de porter fruit, l'a couronné par une de ces inspirations éloquentes et persuasives avec lesquelles il enlève d'assaut les cœurs de ses auditeurs et les conquiert à tous ses religieux desseins. Il s'agissait de la tempérance, le dernier jour de la neuvaine, et pour mieux en faire goûter l'importance, il termina de bien éloquentes observations par un appel plus touchant encore, puisqu'il se donna lui-même en exemple à son peuple avec cette naïveté apostolique qui, plus que son talent encore, sait faire sensation au besoin. Après avoir exhorté chacun à s'enrôler dans la bande sacrée qui a pris pour devise: mort aux poisons enivrants, haine aux liqueurs fortes; il ajouta, (mais notez bien que je ne me fais pas fort de reproduire ses paroles dans toutes leur force d'originalité apostolique, car il est plus aisé de les savourer que de les rendre :) il ajouta donc: "vous avez un précieux livre écrit par un de vos compatriotes et qui ne saurait être trop répandu parmi vous; lisez-le donc, mes frères, ce livre inspiré par le digne émulo de l'apôtre de la tempérance, en Irlande, méditez-le et surtout écoutez-en les inspirations. Et mes chers frères, je ne saurais mieux vous manifester l'amour et l'attrait que m'inspire cette sainte croisade contre le plus infâme et le plus ignoble des penchans, qu'en vous disant qu'après avoir consulté mon supérieur ecclésiastique, mon évêque, et en avoir reçu l'encouragement de sa bouche avec sa bénédiction, je me suis agrégé à ce digne troupeau de la tempérance totale dont j'ai accepté avec joie le sacrifice. que dis-je, mes frères, le sacrifice. mais c'est une fadaise, de sacrifice il n'y en a point pour moi et je n'entends pas m'en faire un mérite auprès de vous. Mais au moins je veux en face de mon Dieu qui m'écoute et en présence de ce concours religieux, ratifier solennellement aujourd'hui la résolution que j'ai prise hier, de ne plus goûter une seule goutte de ces liqueurs empoisonnées et qui ont tant fait de mal partout et ici comme ailleurs. Puisse mon faible exemple vous entraîner tous sur les mêmes traces et vous faire renoncer pour toujours à ce maudit breuvage fait pour tuer l'âme et le corps à la fois. O intempérance, tombeau des talents et des fortunes, tombeau de la morale et de la religion, cause de la ruine et de la décadence des familles et des états, que tu as porté de coups encore saignans au cœur de mon Jésus et de mon Dieu! véhémence des blasphèmes et des malédictions, que ferais-je donc pour t'effacer à jamais du milieu des chrétiens, pour t'extirper du sein de la société catholique! ah! s'il fallait pour cela donner tout mon sang et tout racheter à ce prix, la dernière goutte ne tarderait pas à couler. Mes frères, je prie Dieu de bénir la résolution que j'ai prise et dont je viens de vous faire part, puisse-t-il bénir de même celle que vous avez pu faire à mon exemple etc."

Voilà à peu près la substance, quoique affaiblie, des paroles qui ont été recueillies de la bouche du nouveau Chrysostôme, avec le bonheur de cette onction à lui qui ne lui fait jamais défaut et qui produit toujours aussi son précieux effet dans l'occasion; sans doute que l'exemple de ce vertueux prêtre non seulement sera approuvé, mais nous espérons fidèlement imité dans le corps dont il est un des plus beaux ornemens. Le clergé canadien que chacun se plaît à mettre au premier rang à cause de ses vertus et de l'attachement aux devoirs de son état, ne laissera pas passer un pareil exemple sans le relever de tout l'éclat du sien, du moins c'est une suggestion que nous nous permettons vis-à-vis de lui, parce que nous estimons assez ce corps, le plus respectable du pays, pour ne faire pas douter qu'il ne voudrait pas négliger un moyen si puissant de rétablir parmi nous tout ce qui y est en décadence, c'est-à-dire pour ce qui est de l'ordre moral, les mœurs, la foi, et pour ce qui est de l'ordre politique, la nationalité et l'influence sociale des franco-canadiens. Or la tempérance est l'ancrage de miséricorde pour tout cela, et qu'on n'oublie pas que le contrecoup de la destruction de ce premier fondement de notre existence emporte nécessairement l'autre. *Revue Canadienne.*

Faites toujours le bien, comme s'il n'y avait point d'ingrats, autrement vous ne travailleriez jamais pour le public. S.

BULLETIN.

Sage mesure à Rome pour les mendians.—Aumône du curé de Nort pour les inondés de Romme.—Testament de M. Lormand.—Le tribunal provincial de Silésie dans les affaires ecclésiastiques.—Maladie d'O'Connell.—L'Irlande, les whigs et les torys.—Os d'un poisson anté-diluvien.

—Mgr. Grassellini, gouverneur de Rome, a fait recueillir dernière-